

Enfin l'effervescence révolutionnaire des protestants déconcerta dans le premier instant et parut désarmer les catholiques. Dans un grand nombre de villes, ceux-ci restèrent d'abord immobiles, consternés, laissant passer ce torrent dévastateur.

Comment donc surent-ils enfin résister et prévaloir? Sans doute ils avaient pour eux le nombre; mais le nombre seul n'a jamais fait triompher aucune cause et l'histoire montre à chaque page les majorités inertes subjuguées par les minorités audacieuses. Non, ce qui valut aux catholiques leur victoire définitive sur la tactique, sur le génie, sur l'emportement de leurs adversaires, ce ne fut pas leur supériorité numérique et matérielle, ce fut l'abondance des dévouements obscurs et désintéressés; ce furent les braves gens sans nom qui, de tous les points du royaume, dans les villes et dans les campagnes, dans les petites et dans les grandes cités, se levèrent et moururent pour garder la foi sans prétendre à la gloire; ce fut ce peuple de Paris, composé de portefaix, de manouvriers, de goujats, de femmelettes, comme devait le dire un de ses adversaires, qui supporta sans plainte et sans peur toutes les extrémités d'un siège, et seul, presque sans garnison et sans vivres, tint la capitale inviolablement fermée à la fleur de la noblesse protestante (1).

Ce fut le peuple de Lyon qui, dirigé par ses échevins et en étroite union avec son archevêque, un Forézien, Pierre d'Apinac, sut rallier autour de lui et subordonner à ses résolutions les provinces voisines avec leurs seigneurs, ne se laissa entamer par aucune séduction ni aucun péril, aussi longtemps que la religion lui parut une cause, et n'hésita pas à mettre en prison son propre gouverneur aussitôt qu'il ne vit plus en lui qu'un factieux (2).

(1) De Thou, l. xcix.

(2) Sur les rapports de la ville de Lyon avec les provinces voisines, et